

Le Printemps,

Sur les limites nord-est de l'Aquitaine au printemps, les sommets sont noirs de bise, mais les combes sont tièdes, pâles, resserrées : elles gardent le soleil. Les épousées prennent pour leurs enfants de la beauté parmi les couleurs de la vallée brune. Les tulipes n'y gèlent pas l'hiver, en mars elles sont longues, délicates et toutes colorées de soleil et de lune. Les tulipes prennent leurs couleurs dans le sol moelleux, les futures mères les prennent dans les tulipes !...

Dans cette combe les enfants gardent les vaches au son des clarines. Les enfants jouent, s'égarant, le son des clarines les rappelle à leur garde.

C'est plus facile de garder qu'à l'automne où les chênaies affriandent les bêtes, alors il faut courir, suivre les traces de la laine agneline accrochée aux ronces, les lissades dans la terre croulante sous les pieds cornés, les enfants cherchent, s'émeuvent, pleurent, ils n'entendent plus le son des clarines.

En avril, les bêtes ont leurs secrets, entre les arbustes l'herbe joue dans le vent, elle est fine, des museaux laiteux la découvrent. Quelle aubaine ! Le lait sera bon ce soir, j'en boirai une lampée, dit le chien la langue pendante. Toute la journée, les enfants ont joué entre eux et avec les jeunes bêtes, ils se caressent, ils s'aiment.

Qu'y a-t-il, le troupeau les quitte ? Les enfants regardent le ciel, une étoile ! Rentrons, au revoir tulipes, ruisseau, sources, rentrons, suivons le son des clarines. Combien connais-tu de sources, de sources à vider d'une aiguade toi, dit le petit à l'aîné qui est prophète ? Moi ! tant que tu voudras ! mais je ne te les dirai pas, tu te déchausserais pour te baigner. Ah ! non profaner mes sources. Je peux te mener au bord du ruisseau si tu promets de toujours répondre quand je t'appelle. Toujours je te répondrai, dit le plus petit, pas rien qu'une fois, toujours. Leurs yeux sont des sources vives; ils sont plus grands que les tulipes.

Du bruit dans [la maison, à table, les grandes sœurs sont vigilantes ; le père dit : « David est rentré du régiment ce soir-même. » La plus grande ne mange plus, à la dérobée elle écoute.

Elle couche les enfants, les jeunes s'endorment dès qu'elle les pose sur l'oreiller. Est-ce cela qui la fait sourire ? Elle sourit. Elle s'assied en retrait à la fenêtre sans lampe. Elle songe au fiancé inconnu. Ah ! s'il y en avait un qui l'aime, qui l'attend, qui donnerait ses yeux et ses pas pour elle !

Elle le demande tout haut, elle y pense, elle le voudrait !

Il ne me posera des questions que s'il connaît les réponses, il n'aura jamais un mauvais regard, je me reconnaîtrai sur son visage, ceux qui s'aiment se ressemblent !

Pensées farouches, pensées fortes, pensées jalouses, pensées tendres, pensées joyeuses, toutes vont à lui ou viennent de lui. Ils ne sont plus que tous deux dans le clair obscur, son cœur brûle comme de la tille, les planètes en feu battent des ailes, la lune envoie ses fleurs purpurines dans la chambre.

Elle pense à tout ce qui l'éblouit, au roc adamantin de la cave, à la couronne immarcescible du sapin, elle écoute son murmure, c'est le prélude.

Dans les pommiers un faune minaude tenant un carquois : « L'amour est comme le torrent, n'essaye pas de l'arrêter au milieu de sa course, de l'anéantir, de le barrer, tu le croiras subjugué et il te noiera. Les sources sont aussi immuables lorsqu'elles viennent du cœur de la terre que lorsqu'elles viennent du cœur de l'homme ! »

Aimée travaille comme une vraie fermière. Elle sait parfiler les vieux habits, rapparier les bas, défroisser une montagne de lessive après la moisson, elle connaît le meilleur fromage de la clisse, ne prend pas une poule trop auvée pour tuer, mesure les joirtees de grain, fait des fagots de ramée pour les bêtes délicates en hiver, met le poulet en charpie pour les enfants, confectionne pour eux des personnages en perles, en carton, en pâtes, croquants ou soufflés, elle sert un repas fin dans les occasions solennelles, les truites de torrent à la crème, les marrons dans la poularde et la matelote.

Avec elle les dangers de la campagne sont évités : ne pas s'annuiter en comptant sur le lampyre, trouver des abris pendant l'orage pour ne pas être immobilisée par la jupe en entrave ou emportée par les ravines. [...].

En arrivant aux Ronciers on domine un ravin boisé. De toutes parts les arbres montent. Vont-ils bouger, écraser la dentelle des fougères, la haute laine des mousses ? Vont-ils aller rejoindre au couchant la ligne d'horizon où les arbres sont géants ! Conquérir, comme on sent ce mot jusque dans les plantes, vivre près du ciel ! Et les collines ne le cèdent en rien, elles s'alignent pour l'offensive, grises des senteurs de la brousse mauve.

David découvre son chemin. Il porte ferme son habit de soldât. Cet orphelin vivant avec des hommes a gardé toute leur rudesse. Après s'être gorgée d'eau trouble, sa mère s'écroula au champ par un été chaud où les poissons meurent dans le lit rétréci du torrent. Ses cheveux sont rejetés en arrière comme la chevelure d'un épi de seigle, il est tel un magnifique frelon couleur d'aube et de crépuscule. Ce paysan a le pied marin. Il n'y a pas son pareil pour mettre, en un clin d'œil, un pré sens dessus dessous, il reconnaît le faucheur à l'andain, recèpe les bois, dompte les taures, fait des accouples fines, désigne la reposée de l'hase, les hardées du sanglier, soulève les sachées de grain, connaît l'âge des prairies, évite les échardes, le précipice, les coulures, et protège toujours les saphènes de ses jambes nues. Il sait aussi tenir sa plume, éviter les blessures grammaticales, il envoie ses pensées à Aimée.

Le printemps a mis ses couverts, couverts garance, couverts indigo, pâles ou vifs, lames, outres, vrilles, vases, cloches, coupes grandes comme des ailes de coccinelles, les insectes vont boire dans les yeux des fleurs. Dans la haie, le prunellier fleurit et le cerisier balance ses couronnes blanches. Les lianes qui la recouvrent sont ajourées par des chenilles posées en boucles ou serrées par groupes, carreaux de mosaïque. Sous cet enchevêtrement c'est la note vive du corail des limaces et des petits chapeaux de mousse collés au buisson, les crapaudinettes se buttent dans les feuilles avec de petits chocs de sauterelles ou tombent sur l'herbe sèche qui crie comme un gond. [...].

A l'ombre de tes cils comme à l'ombre des haies, on sent la fraîcheur de la sente ignorée, la boue du chemin s'efface quand tu apparais, tu changes même la couleur du temps.

J'ai déjà confié mon secret au nuage qui roule dans la combe, haleine du ruisseau que la nuit a fraîchi, il nivelle les collines et galope au vent.

En voyant les couronnes dans le cerisier, j'ai trouvé que je ne t'aimais pas assez, leurs fleurettes étaient blanches, je ne les ai jamais vues si blanches, elles volètent autour de moi comme volètent mes pensées, je leur ai dit mon secret ainsi qu'aux étoiles qui l'ont répandu dans le monde oublié !

Le matin à l'aube j'ouvre mes volets, les arbres que j'aperçois sont auréolés d'albâtre, la pénombre les enveloppe, je suis émue, cette aurore est douce comme un amour.

Prenez ma main je vous la donne  
Car depuis que je vous ai vu Je n'aime plus Dieu de même

Je l'aime mieux, je l'aime moins,  
Est-ce vous ou bien lui que j'aime ?  
Sans doute, vous êtes le même !

[...] Elle rêve. Un mari ! Lui un chêne et moi un saule changeant, que l'enthousiasme du vent unit et fait murmurer. Dans la forêt, leurs rameaux se croisent, s'entremêlent, se poursuivent les jours de vent, les feuilles aiment et vibrent, la pluie leur envoie les mêmes baisers. Oh ! je suis jalouse si mon mari est un chêne et moi un cerisier blanc ! Je suis très jalouse s'il est un chêne et moi un saule changeant ! Dans la forêt mouvante, la pluie leur envoie les mêmes baisers.

Je me courbe pour prendre un glaive, j'en ai trouvé sur mon chemin; il faut conquérir le droit d'aimer !

Cependant la joie est dans la maison, le père, la mère sont heureux. Ces deux adultes agiles, dont la terre opiniâtre a rudoyé le corps avec des Y aux joues et des rides au front, aiment leurs enfants autant que la terre et la terre autant que leurs enfants.

On reçoit des visites, on montre des robes, des pauvres bijoux mal faits, puis les coqs racés, les habitants de l'appentis, le séchoir à fruits odorants, les plantes aromatiques du jardin.

On calcule qu'il faudra perdre quatre jours pour se marier, c'est beaucoup en pleine saison ! un pour acheter les étoffes, l'autre pour acheter l'or, l'autre chez la couturière et le quatrième pour passer le contrat. C'est beaucoup quand le foin presse et que tous, petits et grands, s'arrachent les ongles au travail.

Aimée observe les enfants et écoute leur chanson divine.

Écoute ce que dit le petit frère ! Écoute ce que dit l'enfant !

Au bord du torrent j'affloue le bois mort et je suis plein de rires quand glissent mes périssaires où est assise toute une fournée de hannetons ou de scarabées qui vont bêtement à la mort. J'éparpille des brassées de stellaires, d'yeux, de joncs sur l'eau, aussitôt mes fleurs ont des jambes, leurs couleurs se mêlent, on dirait la traîne d'une robe descendue du ciel. Dans les creux, par l'hiver givré, les écolières tremblent de toutes leurs petites bouches avec un bruit superbe, doux, je les étends sur dix centimètres de neige fleurie, leur corps, leurs bras laissent un moulage en croix, des doigts ronds, et leurs cheveux des lignes harmoniques en tous sens; elles se relèvent sans leurs coudes en raidissant la noix du genou, réchauffées, heureuses, elles n'ont plus froid de la journée. Ah! il n'y a rien de meilleur que de violoner dans la neige en hiver.

Aux filles gourmandes toujours en fraude de chatteries, je leur apprends à garder dans la bouche une pomme rouge ou une noix, même si la glotte se lève, ensuite je leur pèle une cuisse de noix bien blanche, elles la mangent sans jamais penser à mes ruses innocentes. [...]

Je vais être reçu garçon, j'irai voir ma fiancée, elle sera toujours en pensées, elle aura des enfants dans les yeux, je l'épouserai, elle serait trop triste, personne n'écouterait ses chansons. Si elle se lamente, je l'insulterai sur le pas de la porte, je lui dirai que je pars sur l'eau, elle laissera tomber son dé, ohé ! en revenant je lui raconterai des histoires épiques.

Je connais, toutes les pierres de mon pays, les bleues, les blanches, les brunes : ce sont mes amies, je leur parle. Que fais-tu là ? Je sers d'escalier pour pratiquer le bois, si je te gêne, roule-moi, donne-moi de l'élan, de bond en bond, je foulerai tout, le torrent me recevra. Je te garde, tu me sers de siège quand je suis las, tu cales mon pied quand je monte, tu es belle et je t'aime toi qui as souvent brisé mes sabots et ensanglanté mes

chevilles nues ! Je voudrais qu'on dise que je suis joli comme une pierre dans l'eau, ô mes amies les pierres, n'oubliez pas mes oraisons ! [...]

Je fais un rêve : les bêtes des bois se démettent de leurs forces, de leurs ailes, de leur venin, je les rassemble, les pousse sur la route longue; les toutes premières, les grosses sont faites tout exprès pour se faufiler sous les arbres, les petites suivent, gare aux paresseuses ! Je les écrabouille avec mes souliers neufs, le troupeau avance, hop ! tous en wagons et la lune aussi est très contente de voyager, j'accompagne en maître mes étranges amis : à mes repas je mange du lion, je bois de la sève dans l'écorce d'un jeune chêne, j'aspire le cornet du chèvrefeuille, j'écaille le rhizome de la fougère et dédouble les feuilles du tremble pour jouer des airs de victoire.

Quand la tempête souffle et abat les nids aires trop haut je tourbillonne comme elle. Vêtu pour vaincre le ciel, je réchauffe ces naufragés, ils vivent, je les sauve parce que j'aime l'ouragan avec sa venue troublante, ses secrets, ses frémissements, son effroi, et, à son départ, ses effluves de pollen répandu.

Je les ai prévenus lorsque l'incendie a éclaté dans le bois. Fallait entendre la pétarade ! Les baies de genièvre claquaient sec et les flammèches me suivaient, l'épouvante m'avait donné des ailes et l'aubépine des éperons, je faisais l'oiseau aviateur, autour de mes hélices l'air ronflait, plus rapide que les nuages je gagnais le vent [...]

D'autres fois l'enfant casse des gaules avec son genou et les lisse, il construit des fermes, avec tous ces cylindres on accroîtrait tous les madrépores muriqués de la mer pour avoir des arbres interplanétaires, des ponts intercontinentaux. Son esprit voyage sur l'océan, sur la crête du suc et relie l'univers. Ses longs cils palpitent de bonheur.[...].

Voulez-vous des diamants pour vos couronnes ? Ils sont en haut des branches, à votre portée, sous vos pas. Prenez garde quand vous marchez ! Si vous en trouvez ne le dites pas. Les menettes en voudraient pour leurs chapelets, la courtisane dans sa chambre pleine de glaces jusqu'au plafond s'en couvrirait, la milliardaire dans sa loge au spectacle

en ferait son unique parure, car elle n'est point vêtue, son fourreau est couleur de sa chair, on ne voit pas où il commence. [...].

Elle, fardée comme un rosier d'automne avec des rosés trop vives pour ses rameaux noirs et effeuillés. Le collyre en peau de serpent teint ses yeux vicieux. Elle a des souliers pour ne point marcher, des chapeaux en roseaux, en crin, en soie crochetée, en tulle, elle les porte d'une façon tapageuse. Ses robes sont brodées de cannetilles : c'est tout un musée, une collection de modèles inédits ou excentriques, où le grotesque domine, mais il faut bien couvrir ce corps sans charme, il faut qu'on la regarde. Tout ce factice surprend, elle a chassé le naturel, les villageois ne regardent plus les autres femmes. Elle s'y connaît dans le maniement des hommes ! Elle passe les jours dans sa baignoire, puis à se couvrir de fards; elle se montre, intrigue, machine. [...]

Quand je t'ai perdu ne serait-ce qu'en imagination, mon souffle s'accélère, mon visage se contracte, mon front se plisse. Panique au cœur, panique des foules, c'est toujours affreux, c'est le piétinement et la mort. Au rendez-vous les deux fiancés sont troublés, leur cœur bat si fort qu'ils n'entendent pas le bruit de la cascade qui tombe à leurs pieds. David racle sa gaule ou bat les ronces : la confiance ? Y est-elle ? Le travail de refroidissement continue et chacun sur la fin y prend part. Aimée est réduite à écouter les confidences impudiques et légères de la servante Orancie. Vraiment le mal est autour d'elle, mais non en elle. [...]

Le ruisseau coule, se refroidit sur la pommette, va rafraîchir le lobe de l'oreille, mouille le cou, puis c'est une cascade, j'entends sa chute sur le drap, le bruit emplît la chambre. Le silence est horrible, il mord, c'est un chien enragé, on ne l'entend pas venir, mais son passage est maudit, le souvenir d'un silence reste dans l'âme pour la troubler, adieu les mirages, les espoirs ! [...]

Son cœur s'émeut de la beauté des platanes chargés d'or qui bordent la route, une allée de reine avec ses hallebardiers puissants. Elle élève son cœur vers les cieux, il est là-haut, tout en haut vers les régions solitaires. Couleurs blanches et bleues de mon innocence qui emplissaient mon âme, que serez-vous demain ? Serez-vous muées en la verdure sombre de l'Océan ? Serez-vous traversées par ce bolide de feu qui s'écrase à terre pour ne plus revivre ? Déjà elle ne peut plus se rebeller contre son corps. Sur la route un couple va avec un grand bruit de souliers ferrés si grands que les vides en résonnent. Le mari est fier et

fort, il a un fils, il le regarde, la femme porte l'enfant qui s'agrippe à son cou et à ses mamelles pendantes, l'enfant sourit, la mère a un visage de bête heureuse, ils s'aiment. Aimée envie le couple. [...].

Avec « l'hiver », les étrangers ont quitté le pays. David dort peu, de bon matin il contourne la maison, elle entend s'éloigner son pas lourd, il fait écho dans son cœur.

Par les nuits glacées de l'hiver le ciel a trop d'étoiles, il en met aux vitres des chambres froides afin que l'éveil des pauvres soit plus doux. Aimée habille les enfants et tous se réunissent au premier repas matinal composé de châtaignes blanchies avec une branche de houx. La mère regarde les enfants, les enfants regardent la mère ! Par le mauvais temps, l'aînée les accompagne à l'école, il faut combler le ravin, rompre les glissoires, éviter les chandelles à la jupe, la neige adhérente aux chaussures, les raccourcis à pic, les jeux en chemin.

Le froid crée les couleurs en figeant la sève dans les branches, cet amant des nuits rend à la nature son teint mat d'épousée, puis la revêt du manteau blanc de l'innocence jusqu'aux prochaines amours. Dehors une charge de neige sur les arbres et un tel silence qu'on s'arrête pour l'écouter et l'on redoute qu'il soit interrompu. Ce repos apaise Aimée. Elle peut s'écouter. Rompre, rendre sa parole, mais alors que faire de ce cœur brûlant, de ce cœur avide qui sans cesse poursuivrait des ombres ? Et pourquoi toute sa vie contenir ses élans ? Pourquoi ne pas avouer, ne pas aimer ? Qui aimer ! Lui, eh bien mais lui ! et lui dire jusqu'à ses jalousies, jusqu'aux tortures de son corps chaste. Nue, toute nue, elle qu'un geste vulgaire meurtrit. Elle parlera, ils se reverront, il a dit : « C'est comme vous voulez ! » Maintenant, je veux t'aimer David, maintenant c'est moi qui veux t'aimer !

Que sont ces flocons laiteux sur l'eau, ces dépouilles cutanées dans les feuilles mortes, ces plumes éparses ? Dans la terre la graine éclate, la fleur était couleur du temps, elle sera couleur de l'ombre; dans le verger l'écorce se rompt, devient luisante. Le phénomène de la mue se perpétue à travers les âges. Tous les règnes susceptibles de vie subissent ses secousses, son agitation désordonnée qui déchire pour libérer ou pour asservir. [...]

Serait-ce quelque châtiment à venir, quelque faute possible à redouter, les arbres échevelés se balancent, mon cœur suit le rythme et se courbe avec les sanglots. Le remords les harcèle. Ils se rencontrent souvent sur la



route longue. Les yeux d'Aimée sont cernés de noir, un jour elle ne se lève plus.

O vous dont la méchanceté est immonde, pensez au calvaire insensé d'une mère dont le vent comprime et éteint le souffle de son souffle, dont la vague humaine noie le petit mousse qui lutte avec un visage violet de douleur ou blanc d'épuisement.

O enfant, ô jeunes filles qui meurent, rieurs blanches qu'une faux sourde abat, fontaine riante tarie, détournée par le noir et sublime mystère du globe, palombe tombée du nid et filant son suaire sur le sol meurtrier, frêle poitrine d'oiseau expirante sous le bec ensanglanté de l'épervier, noire vision, que l'on vous aime

*Etreignez-le ce corps d'enfant  
Avant qu'on ne le mette en bière,  
Pleurez, appelez tant et tant  
Vous aurez pour vous consoler,  
Un mètre cube au cimetière  
Où votre corps viendra prier  
Alors vous découvrirez  
Que la terre peut être très chère  
Lorsqu'elle vous relie à l'enfant.  
Vous vous agenouillez la bénissant  
De vos yeux tantôt l'ouvrant  
Pour retrouver un camée blanc !*